

La Jeanne

1986

Elle n'est plus sûre de rien, ni de ses choix, ni des décisions qu'elle a prises, pourtant elles lui avaient semblé être les bonnes, l'approche du terme l'angoisse, et les doutes l'assaillent. Elle est stressée et s'affaire avec des gestes automatiques et nerveux, n'arrivant pas à maîtriser le flux désordonné de ses pensées qui se bousculent, surtout la petite voix intérieure qui ne cesse de lui demander des comptes :

Qu'as-tu fait ? De quel droit as-tu gardé ça pour toi ? Maintenant, tu vas devoir vivre avec. Qu'advient-il si ça se passe mal ?

Après une longue inspiration, elle expire, lève la tête, lâche ses outils et se redresse :

D'accord, mais de toute façon, ce qui est fait est fait, il est trop tard pour revenir en arrière.

Il est à peine dix heures, la promesse d'une chaude journée d'été se lit dans un ciel désespérément bleu. La Jeanne, le ventre en avant, les deux mains calées sur les reins, semble l'implorer. Son regard vert, brûlant de fièvre, scrute l'hori-

zon à l'ouest, avec le vain espoir que le vent, avec la marée montante, pousse les nuages. Elle n'y croit pas, mais elle apprécierait une ondée apaisante, un orage d'été, même si d'habitude, drainant le sable et creusant des sillons mortifères pour la production des échalotes, oignons et ails, ils ne sont pas les bienvenus.

Elle pourrait se dispenser de ces travaux agricoles, mais sa vie est ici, elle aime ce travail, s'y est créé ses propres racines. Elle s'est forgé le caractère sur son lopin de terre, y a passé de longues heures de solitude propices à la méditation, s'y est endurcie. Elle se rappelle ses premières émotions, moments d'émerveillement et de tendresse pour ces jeunes pousses sortant timidement de terre, et ne demandant qu'à grandir avec ses soins. Jamais elle ne s'en lasse.

Il lui faut se ressaisir, la récolte n'attend pas, elle doit choisir ce qu'elle proposera à la vente demain au marché, et remiser le reste à l'abri dans le calogeat, petit appentis de bois aéré et destiné à la mise en séchage des bulbes.

Autour d'elle, l'animation est à son comble sur toutes les casses, petits terrains agricoles sablonneux en contrebas de la route, entre marais et dunes, les producteurs s'y activent pour ramasser leurs légumes. Ils se connaissent tous et, comme d'habitude, le labeur ne les empêche pas de surveiller ce qui se passe autour d'eux. La Jeanne a conscience des regards furtifs qu'ils coulent, se croyant masqués par leurs chapeaux aux larges bords, censés les protéger du soleil. Ici, personne n'aime ignorer ce que fait son voisin. La plupart possèdent un petit cabanon où remiser les outils, et surtout un petit bari-caut, bien apprécié pour se donner des jambes et papoter avec les voisins. Si La Jeanne, seule femme à exploiter une casse en son nom, a souvent fait l'objet de leurs bavardages, tant pour ses supposées frasques que pour nourrir leurs propres fantasmes, ce temps est révolu. Même si elle ne cherche pas

à les côtoyer au-delà du nécessaire, elle fait partie des leurs sans pour autant partager leurs agapes. Réunis pour la pause casse-croûte de la matinée, l'occasion de se rafraîchir avec un petit verre de vin blanc, ils s'interrogent :

— Eh ben vrai qu'La Jeanne, l'a pas fait les patates.

— Y t'lavé dit.

— D'toute façon, l'en a pas besoin.

— Va pas l'y dire, l'est têtue comme une mule. T'as pas r'marqué ?

— Quoi ?

— S'rait pas grosse ?

— Sais pas, les femmes l'auraient ben vu.

— P'têtre ben, ou pas.

Sur ce, chacun retourne à son ouvrage, car si aujourd'hui ils n'ont pas le temps de s'occuper de ce qui se passe chez les voisins, c'est que demain, juillet va répandre sa horde d'estivants sur tout le littoral.

La Jeanne, toujours perdue dans ses pensées, s'active, remplissant ses paniers d'osier de ses plus beaux légumes. Elle a déjà pris beaucoup de retard dans sa récolte, et comme tout bon autochtone qui se respecte, si ces envahisseurs la rebutent un peu, elle est bien contente de les voir se presser autour de son étal, et apprécie l'élan de vie qu'ils apportent à la commune. Par sa gouaille vantant sa production, elle attire comme les sirènes le touriste, en short, casquette et tongs. Sur le marché ou sur le bord de la route, avec son banc et son éternel parasol aux couleurs ternies d'un brasseur bien connu, elle fait partie des figures locales, et sait haranguer le chaland. Il faut dire que sa svelte silhouette, vêtue du costume traditionnel avec sa coiffe blanche posée négligemment sur sa longue chevelure brune indisciplinée, n'est pas étrangère à l'attrait exercé sur les vacanciers. Les femmes autant que les hommes, dès qu'ils accrochent son regard vert, sont ferrés et

possédés par la fièvre acheteuse ! Sur le marché, La Jeanne a longtemps su jouer de son pouvoir de séduction, l'exercer sur des inconnus l'amusait et elle s'assurait que la relation se cantonnait à l'échange commercial. C'était les seuls moments où la vraie Jeanne se livrait, était affable et ouverte, son sourire n'était pas que de circonstance, la tendresse et le savoir-faire mis dans sa production étaient palpables. Ici, depuis ses premières années où elle faisait la marchande, elle se sentait à l'aise dans ce monde de touristes, l'observant, découvrant des comportements divers et variés, ouvrant les portes de son imaginaire. La barrière virtuelle, que très tôt la vie lui avait appris à ériger autour d'elle pour juguler ses émotions et se protéger de ses pairs, s'envolait au contact de ces étrangers qui seraient oubliés dès l'été fini.

Ces mêmes étrangers qui, en une nuit, font exploser les trois mille âmes du village de La Tranche-sur-Mer sur la côte vendéenne, en les portant à cent vingt mille individus, le hissant au statut de station balnéaire. Bon, c'est vrai, pas en une seule nuit, mais c'est tout comme ! Le gros de la troupe s'étale entre juillet et août, il faut en profiter pour faire son beurre ! Et, en cette année 1986, même si l'hiver a été rigoureux, donnant des envies de soleil et de bains de mer, envies prometteuses d'un flot bienvenu de consommateurs, pour La Jeanne, ce n'est pas gagné.

Satisfaite du dernier coup de collier qu'elle vient de donner, et malgré son mal de dos, elle range ses paniers chargés de légumes, elle passera les prendre demain matin à la première heure. Avant de nettoyer les outils pour les remettre dans le cabanon, le besoin d'une pause à l'ombre se fait ressentir. Sa casse, îlot sablonneux dans le marais, est bordée d'un étier favorisant une végétation généreuse, contrastant avec l'aridité des sillons où poussent ses bulbes, et offrant un peu de fraîcheur. La Jeanne y a installé une table avec chaises et transat,

l'hypoglycémie la guette, il lui faut se reposer. Avec un plaisir non dissimulé, elle sort de son cabas une Thermos de café et surtout deux tranches de gâche vendéenne, célèbre brioche à la crème fraîche.

Fourbue, elle se laisse aller dans le transat, mais décidément aujourd'hui, ses neurones l'entraînent dans un ballet qu'elle ne maîtrise plus ! Autant les laisser s'agiter, ils finiront bien par se calmer d'eux-mêmes. Ses souvenirs d'enfance affleurent et se bousculent, ceux qui ont façonné la femme qu'elle est devenue, certains toujours douloureux. Elle se remémore les années partagées avec ce père qui n'en était un que pour l'état civil. S'il ne l'avait jamais aimée, elle le lui avait bien rendu. Elle repousse les souvenirs les plus difficiles à vivre, se concentrant sur leurs joutes verbales quand elle cherchait à le convaincre de céder des terrains et casses pour ne garder que celle qu'elle exploite aujourd'hui.

Il était hostile au changement et s'il s'accrochait à ses habitudes, c'était surtout par paresse : « La terre, c'est la terre, celle des ancêtres... » Bla-bla-bla. « C'est pas une gamine qu'va m'apprendre c'que j'dois faire ! » Les événements ne lui avaient pas donné le choix et il avait dû céder. Elle avait gardé les terrains les plus prometteurs, et même si elle n'avait pas la fibre filiale concernant son géniteur, elle ne reniait pas son ascendance des pionniers de l'agriculture locale, attachés à la terre. La Jeanne a su conserver ces valeurs, mais elle sait que ce qui va se passer, aujourd'hui ou demain, est susceptible de remettre en question son mode de vie.

Avec les élancements qui lui labourent les reins, La Jeanne sent que l'heure approche, elle va devoir rentrer à la maison et quérir assistance. Ses voisins vont enfin comprendre pourquoi, cette année, elle a renoncé aux patates !

*

La maison, c'était celle de son père, et de ses parents avant lui. Maintenant, c'est la sienne. Ils étaient issus de ces familles de Tranchais ancrées dans leur cité, avec leurs histoires, leurs coutumes, leurs entre-soi, prêts à se liguer contre « l'étranger » si d'aventure il s'en prenait à l'un des leurs. Mais, aussi prompts à lyncher cet « un des leurs » s'ils l'ont mis au pilori, souvent sans savoir pourquoi. Mais ça reste entre nous, et il faut bien se trouver des exutoires, se valoriser au détriment de l'autre. « On dit », « Peut-être », « On vaut mieux que ça », « Y'a pas de fumée sans feu », etc. Ainsi, va la communauté tranchaise, la vraie, celle qui peut décompter plusieurs générations de stèles au cimetière, l'ancien, pas le nouveau !

Notre-Dame-de-Fatima, c'est le nom de la rue où elle a toujours vécu, et où se situe sa maison. Si La Jeanne n'a pas une vue directe sur la blanche immaculée statue de la vierge qui se dresse fièrement sur un monticule dominant le bourg, depuis l'enfance, elle passe devant plusieurs fois par jour, et en connaît bien l'histoire que le père lui a narrée, cédant à sa curiosité les rares fois où il était bien disposé. En remerciement, l'abbé Roux, en 1946, l'avait fait construire avec les deniers des fidèles. Il avait prié Notre-Dame de Fatima pour protéger l'église et le mur du cimetière, car l'occupant allemand avait décidé de raser tous les édifices gênant les tirs de la DCA. Allez savoir pourquoi, bien que sur le front atlantique, la commune avait été épargnée. Grâce à Fatima ? Chaque 13 mai, la fête de Notre-Dame de Fatima animait sa rue et rassemblait les paroissiens. La ferveur naïve de Jeanne ne l'avait pas protégée, Notre-Dame, encore moins.

Aujourd'hui, elle vit seule dans cette maison coquette de bord de mer, avec ses volets bleus et sa façade blanche, écrin d'une profusion de roses trémières. Un pignon de pierres apparentes abrite une vigne qui s'étire sur une tonnelle et l'ombrage généreusement. Avec ses fenêtres égayées de bouillées de géra-

niums ployant sous leurs bouquets de fleurs rouges et roses, elle fait la curiosité des estivants déambulant dans les ruelles en quête d'exotisme. Dans cette maison, elle est née, a grandi, a ses souvenirs, a vécu avec le père jusqu'à son décès. Bien avant qu'il parte, Jeanne avait fini par dompter et dominer ce père, après des années de soumission et de souffrance.

*

La chaleur ambiante la rend somnolente, et son esprit engourdi n'arrive plus à endiguer ses pensées. Les souvenirs se bousculent, comme si chacun avait hâte de se rappeler à sa mémoire, de peur qu'elle les ait oubliés. Ils se battent pour prendre le devant de la scène. L'émotion la submerge, elle ne maîtrise plus rien et les laisse venir à elle. Après quelques exercices de respiration, les douleurs qui la tenaillaient semblent s'être calmées, ouvrant les portes aux réminiscences qui, telles des destriers, piaffant d'impatience, bondissent de leur box et martèlent son âme. Certaines, encore floues, d'autres, toujours vivaces et douloureuses, se focalisent sur ses douze ans, l'année où le fragile équilibre qui la liait encore au dernier membre de sa famille s'est rompu.

À douze ans, elle vivait seule avec son père. Elle a grandi dans un milieu austère et plutôt masculin, sans présence maternelle pour la guider, la conseiller, elle n'a jamais connu l'amour d'une maman. C'était ainsi, ses manques, elle les gardait pour elle et se protégeait en ne dévoilant pas ses sentiments, n'ayant personne à qui les confier. La vie lui avait appris à ne pas faire confiance et à ne compter que sur elle-même, jusqu'au jour où tout a basculé. Elle se fabriquait un personnage qui allait souvent la desservir en grandissant.

De famille proche, elle ne connaissait que son père et ses grands-parents paternels dont les manquements ne lui ont

pas laissé de bons souvenirs. Elle ne possédait même pas de photos de sa mère, partie trop vite. Elle savait seulement qu'elle avait une sœur, sa tante, qui habitait à la ville, à La Roche-sur-Yon, autant dire, pour elle, le bout du monde.

Le chemin de fer ne dessert pas La Tranche, un service de car assure une liaison, mais il serpente, fait des détours, des contours, allongeant les distances et les temps. En 1965, aux yeux d'une petite fille de douze ans, se rendre au chef-lieu est un périple aussi aventureux que poser un engin spatial sur la Lune. En classe, la maîtresse leur avait longuement parlé de cet exploit des Soviétiques, affirmant, que le jour où le premier homme marcherait sur la Lune était proche. Quatre ans plus tard, un équipage américain foulait le sol lunaire. Jeanne faisait partie des grandes, celles qui rejoindraient le collège l'année suivante, son imagination s'était envolée vers un monde sans limites ni contraintes. Elle se voyait aventurière, le parcourant à la découverte d'autres continents, voyageant au-delà des mers. Sa réalité était tout autre, elle ne pouvait même pas aller à la ville et n'avait pas accès au téléphone.

Mais aujourd'hui, si elle a voyagé sur un autre continent, Jeanne n'a pas atteint ses rêves d'adolescente. Elle a peur, peur de ce qui va arriver et que l'histoire se renouvelle.

La Jeanne – Petite enfance

1953-1965

Sa mère venait d'avoir vingt ans quand elle est décédée en mettant Jeanne au monde, dans le lit de cette chambre qui est désormais la sienne. Depuis ce jour, ses frêles épaules portaient la responsabilité de la mort de cette mère, dont personne ne lui parlait jamais.

Embarrassé d'une nourrissonne à vingt-cinq ans et incapable de s'en occuper, le père ne décolérait pas, il en voulait à la terre entière, au bébé, à sa femme, qui selon lui n'avait pas assuré et, de ce fait, l'avait trahi.

—Elle est partie ! Même pas été foutue de m'faire un gars ! Les femmes, toutes les mêmes, ça veut des gosses et ça vous laisse tomber. Qu'est-ce que j'vais faire d'elle-là ? Qui va m'aider aux patates ?

Dans ce milieu qui forge des êtres âpres aux sentiments et durs à la tâche, ce bébé, même s'il n'avait rien demandé, une fois la mère décédée, n'était plus le bienvenu.

—En plus, a m'laisse avec une fille. Y voulait l'app'ler Jean, comme tous les Hersent ! Moi, le père, le grand-père et tous les autres avant ! L'ont jamais eu d'fille, eux ! C'est sa faute ! Y'a pas d'nom pour celle-là !

—Va ben falloir qu't'y en trouves un. Donne-lui pas le mien ! T'as qu'à l'app'ler Jeanne.

—T'as raison la mère.

Elle est rapidement devenue « La Jeanne », ou pire, « L'autre », « Elle », une façon de dépersonnaliser, ce qui n'a pas de nom n'existe pas.

Ce père élevé par une forte femme de caractère qui assurait l'entretien de ses deux hommes, époux et fils, était un parfait phalocrate qui avait toujours eu une femme à son service. Bien que sa mère s'assurait une emprise sur eux, les rendant incapables de décision sans son recours. Aussi, dès le mariage, son épouse avait été mise dans l'obligation de prendre le relais, avec une belle-mère qui la marquait à la culotte à longueur de jour, lui imposant des travaux vite devenus incompatibles avec sa grossesse. La grand-mère ne portait pas sa belle-fille dans son cœur, ce bébé n'était pas fait pour adoucir la mégère, bien au contraire, c'était un boulet. Elle n'avait pas eu le choix et avait dû s'improviser de mauvaise grâce garde d'enfant, jusqu'à ce que la divine chopine finisse par rompre le cordon de la vieillesse.

Les années s'enquillaient sans apporter de grands changements dans le mode de vie familial. La Jeanne grandissait sans que lui soit accordée une vraie place dans la famille. Son père ne lui avait jamais caché que sa venue au monde était pour lui un des pires moments de sa vie. Surtout les soirs où il rentrait au domicile, éméché après avoir fait le tour de quelques caves. Les reproches fusaient, sans compter les claques derrière la tête et les coups de pied. Elle était née fautive, doublement fautive.

—C'est d'ta faute si ta mère est morte, en plus, elle a même pas été fichue de m'faire un gars ! Qu'est-ce qu'j'vais faire de toi ?

Depuis sa naissance, il rengainait toujours les mêmes litanies, oubliant de dire ou de se souvenir que c'était la grand-mère, se disant guérisseuse et s'improvisant sage-femme, qui avait voulu gérer seule la naissance, sans parler qu'elle poussait à bout cette jeune femme, lui imposant des tâches au-dessus de ses forces. Il se gardait bien d'intervenir pour la protéger « On s'mêle pas des problèmes des femmes, c'est leur histoire ! » Le jour de l'accouchement, la grand-mère avait retroussé ses manches, commandé de l'eau chaude et du linge, mis les hommes dehors, à leur grande satisfaction. Elle n'avait besoin de personne :

—Pourquoi aller à la maternité ? Ça coûte cher. D'mon temps, on accouchait à la maison. J'suis là, j'sais faire.

Bien contents de ne pas avoir à intervenir, ils s'étaient inclinés devant cette matrone qui avait l'habitude de dominer son monde. Il faut dire qu'avec son poivrot d'époux, il lui fallait souvent porter la culotte.

*

La Jeanne était arrivée chez les Hersent, dans cette famille de petits producteurs, à l'époque des années fastes de la culture des fleurs à bulbe : narcisses, glaïeuls et surtout la tulipe, emblème de La Tranche-sur-Mer. C'est aussi celle des grandes années de la fête des fleurs et des floralies. Au printemps, un corso fleuri draine une foule venant de toute la Vendée et des départements limitrophes, voire au-delà, les chars parquent dans les rues tranchaises. Chaque quartier présente le sien et en garde jalousement le thème, l'effervescence monte *crescendo* jusqu'au grand jour. De

la conception à la touche finale, les équipes œuvrent dans une quasi-clandestinité et, à l'abri des regards indiscrets, se retrouvent le soir en cachette. La veille de la fête, les chars sont ornés de fleurs et pétales frais posés un par un. C'est aussi le prétexte ou l'occasion de nouer des relations, de nouvelles amours, avec l'émergence de couples ou la dissolution d'anciens étiolés par la lassitude, et surtout de discuter et de commérer. Les deux Hersent, producteurs de fleurs, font partie des rares personnes autorisées à approcher l'ensemble des chars, ils sont consultés régulièrement tant pour le choix que pour les quantités de fleurs à fournir. Ce qui n'est pas pour leur déplaire, ils sont toujours accueillis par le traditionnel verre de l'amitié qui, de soirée en soirée, a tendance à se multiplier. Le père et le fils font souvent des retours tonitruants à la maison où la grand-mère, même si elle n'est pas un paragon de sobriété, les accueille à coups de balai et les expédie au lit pour cuver leur vin. Tôt le lendemain matin, ils devront reprendre l'ouvrage, soit à la casse, sur l'estran, soit sur les parcelles de vigne ou de fleurs.

Il faut dire que, bien que peuple du littoral, les Tranchais ne sont guère marins. Comme la plupart d'entre eux, la famille de La Jeanne perpétue une tradition d'agriculture, même si le milieu maritime, avec les écluses et la pêche à pied, leur fournit une partie des repas et un revenu puisqu'ils vendent le surplus. Les ancêtres leur ont transmis le savoir-faire en alliant la terre et la mer, par le ramassage du goémon sur l'estran. Goémon qui sert d'engrais sur ces terrains sablonneux et secs, pour produire fèves, haricots, ails, oignons, échalotes, pommes de terre, fleurs à bulbe. Si les deux Jean aujourd'hui profitent des grandes marées pour ramasser librement cette herbe de mer nourricière, au XIX^e siècle, la coupe du sart, récolte du goémon, n'était autorisée que deux fois l'an, aux grandes marées, c'était l'occasion de grandes fêtes au pays.

En 1953, à la naissance de La Jeanne, les deux Jean sont à la tête d'une petite unité agricole qui pourrait être prospère s'ils s'en donnaient les moyens. Hormis les fleurs, la culture maraîchère est encore prépondérante, avec celle de la vigne, et cette dernière est encore une des principales productions locales. Même le cépage de Noa, le vin qui rend fou, bien qu'interdit depuis 1935, survit encore dans des petits lopins de terre, à l'abri des regards. Les propriétaires pressent leur vin, et le goûtent sans modération, ceux de chez La Jeanne aussi, laissant la grand-mère souvent entre deux vins et Jeanne livrée à elle-même.

*

Si des éclats de voix viennent de temps à autre aux oreilles des voisins, tant bien que mal, la vie s'organise entre les quatre occupants de la maison de la rue Notre-Dame-de-Fatima. Le père occupe l'étage avec La Jeanne, la nourrissonne qu'il n'arrive toujours pas à nommer et à considérer comme sa fille. Chaque matin, il la dépose chez ses parents au rez-de-chaussée. Les deux logements sont identiques, une grande pièce principale fait office de cuisine, avec un évier de granit dont la profondeur du bac sert à tout faire, cuisine, lessives, ablutions. C'est l'unique point d'eau de l'appartement. Un lino sur le sol et des meubles blancs en Formica en sont les seules concessions au modernisme. Une grande chambre ouverte sur la cuisine abrite chez Jean le lit marital, un paravent l'isole d'un berceau à la garniture bleu azur, cocon qui attendait un petit garçon. C'est une fille qui en a pris possession.

La Jeanne a grandi entre ces deux logements identiques, accueillie quotidiennement par la grand-mère qui, dès son arrivée, lui calait dans la bouche un biberon de lait ou de

bouillie, biberon en plastique à l'hygiène douteuse. C'est ici qu'elle a fait ses premières découvertes.

Les coups de savate dans l'arrière-train qui l'ont fait valdinguer, tant à travers la cuisine que dans le sable de la cour, lui ont vite fait comprendre que si elle ne pleurnichait pas, se faisait discrète et évitait les adultes, ils l'oubliaient et la laissaient tranquille. Livrée à elle-même, en barboteuse, à quatre pattes, la couche souvent chargée, aucun recoin, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, n'a échappé à ses explorations. Après avoir testé le goût de tout ce qui était à sa portée, elle s'est immunisée, jamais malade, sauf une fois.

Ce jour-là, les deux Jean, grand-père et père, reviennent des écluses, dont des vestiges de murs en pierres sèches se dressent encore face à la pointe du Groin-du-Cou. Là où les traces d'occupation humaine remontent au VI^e millénaire avant J.-C., désormais noyées sous les flots. Leurs paniers métalliques débordent d'huîtres, d'étrilles, et surtout d'un beau bar, piégé par l'écluse à marée descendante. Ils sont gaillards, salivent déjà des babines à l'évocation du canon de rosé qu'ils vont se jeter derrière la glotte !

Après avoir frotté leurs souliers crottés sur le grattoir métallique scellé à côté de la porte d'entrée, ils font irruption dans la cuisine. Bien qu'il ne soit que seize heures, en cet après-midi gris d'octobre, la lumière n'entre pas, et la pièce est éclairée toute la journée par une ampoule tremblotant au bout de son fil qui pend du plafond.

L'odeur de chou qui flotte dans la pièce est de bon augure, la mère a préparé une embeurrée de choux ! Mais de la mère et de la nourrissonne nulle trace.

— Holà, la mère !

— On dirait des ronflements, dans la chambre.

Effectivement, la grand-mère, allongée sur le dos, offre un spectacle peu ragoûtant, celui de la matrone qui a abusé de la

divine bouteille. D'ailleurs, celle-ci a roulé sur le sol. Quant à La Jeanne, c'est autre chose, la fillette est dénudée, si ce n'est son éternelle couche, nauséabonde en l'instant, et les feuilles de chou, restes de la préparation culinaire, qui lui entourent l'abdomen, remède de grand-mère pour endiguer la diarrhée du nourrisson. Il est manifeste que l'enfant va mal.

— L'est brûlante ! L'a vomi !

— La vieille est pas en état, faut prévenir l'docteur.

Pour une fois, c'est le grand-père qui va faire preuve d'un peu de lucidité :

— Non ! T'la prends et l'emmènes en courant chez l'docteur.

— J'vais pas courir jusqu'à là-bas...

— Tu veux qu'j'ty pousse à coups de fourche ? Y'a pas d'temps à perdre. C'est ta fille, nom de Dieu !

Abasourdi et ahuri, Jean ne se le fait pas dire deux fois. Il enlève sa canadienne fourrée de peau de mouton, enveloppe l'enfant à l'intérieur et part en courant comme un dératé jusqu'au cabinet médical. Pour une fois, Jean s'occupe de sa fille.

Le médecin connaît bien la famille, même s'il est rarement intervenu, il a toujours été préoccupé par le sort de cette fillette livrée à ces trois adultes incapables de s'en occuper. Jusqu'à ce jour, rien ne lui a permis de faire un signalement. Sachant que dans ces années, les maltraitances infligées aux enfants faisaient figure d'éducation. Il aurait au moins souhaité pouvoir imposer un suivi médical, mais comment faire entendre raison à la grand-mère ? Persuadée que son savoir ancestral vaut plus que les années d'études qu'il aurait perdues à user ses fonds de culotte sur les bancs de l'université ! Elle a un don ! Soigne toutes les maladies et bobos avec de l'argile et des prières, rien ne lui résiste. Son petit fonds de commerce, non déclaré, permettrait de mettre largement

du beurre dans les épinards et d'assurer une vie décente à la fillette. Mais non, c'est sa cagnotte, sa poire pour la soif ! Au sens propre, comme au figuré.

L'arrivée de Jean avec l'enfant dans les bras, braillant « L'est où l'doctor ? », le fait sortir précipitamment de son cabinet. D'un simple coup d'œil, il a su prendre la dimension du problème, surtout en reconnaissant le protagoniste. Il n'hésite pas un instant, introduit Jean dans un salon attenant et lui intime l'ordre de se calmer. Malgré leurs protestations, il fait savoir aux patients assis dans la salle d'attente qu'il aura du retard. Une fois terminée sa consultation en cours, le docteur Marceau peut s'occuper de la fillette.

— C'est pas trop tôt ! Z'avez mis l'temps, j'ai des crampes dans les bras.

— C'est ça, je m'occuperai de vous après si vous avez besoin. À moins que vous ne pensiez que votre cas soit plus urgent ?

— Non ! Ça ira !

L'examen lui confirme ce qu'il pressentait, l'enfant présente tous les symptômes d'une diarrhée aiguë. Déshydratée, elle délire sous l'effet d'une forte fièvre. Il n'en est pas surpris compte tenu des conditions d'hygiène de son lieu de vie, et d'une alimentation qu'il soupçonne non adaptée à son âge. Il y a urgence, le pronostic vital est engagé. Sans se préoccuper du père, complètement dépassé et ne comprenant pas qu'un si petit être puisse causer autant de soucis, auquel le praticien ne demande même pas son avis, il appelle l'ambulance pour un transport à l'hôpital de La Roche-sur-Yon. Les explications viendront après, il est bien décidé à intervenir pour que dorénavant, Jeanne ait accès aux soins, s'intègre dans la société et ait la vie d'une enfant de son âge, quitte à s'investir au-delà de ses prérogatives.

À plusieurs reprises, le docteur Marceau va voir Jeanne à l'hôpital, il ne propose même pas à la famille de l'accompagner, convaincu que de toute façon, ils déclinaient, trop contents de se décharger sur lui. Le jour où l'enfant va mieux et peut retourner chez les siens, c'est lui qui accomplit les formalités de sortie de l'hôpital et la ramène au domicile familial.

Il a bien choisi son heure pour se présenter avec la fillette, treize heures le moment du repas, il sait que probablement, les Hersent seront à la maison tous les trois. C'est la grand-mère qui vient ouvrir après qu'il a frappé à la vitre. Reconnaisant le visiteur et surtout le paquet dans ses bras, elle recule, muette de stupeur, les hommes tétanisés font l'effort de se lever. Sèchement, le médecin stoppe leurs prémices de réaction.

— Restez assis ! J'ai à vous parler.

Pour eux, inconsciemment, un médecin, c'est l'autorité, une forme de savoir à laquelle ils n'ont pas accès, même la grand-mère, qui en temps normal tient la dragée haute à tout le monde, drapée d'un prétendu savoir et d'une expérience qu'elle s'arroge, se plaçant au-dessus du commun des mortels. Là, elle est sous domination.

Seul face à eux, le médecin vide son sac, pas de témoins susceptibles de le contredire, il sait que ce qu'il dit dépasse son périmètre de responsabilités et se situe à la limite de la législation, mais il sait aussi que ces esprits bornés ont besoin d'une autorité pour les amener à la réalité et les contraindre.

— Jeanne est tirée d'affaire. Cette fillette est passée près de la mort, par votre faute.

— Faut pas pousser, c'est ben moi qui vous l'ai amenée !

— C'est la seule chose que vous avez pu faire de bien depuis qu'elle est née. Savez-vous qu'à cet âge, si elle ne raisonne pas encore, son cerveau enregistre tout, que vous

la façonnez ? Vous détruisez toute vie en elle, tout avenir. Peut-être en faites-vous un monstre qui un jour se retournera contre vous.

— Y manquerait pu qu'ça ! Avec sa mère qui m'a planté sans crier gare !

— Vous parlez d'une morte, de la mère de cette enfant. Vous arrive-t-il, autant que vous êtes, tous les trois, de penser à autre chose qu'à vos petits intérêts ? La responsabilité, la transmission, l'amour, vous savez ce que ça signifie ?

La grand-mère, qui n'avait encore dit mot, se dresse sur ses ergots :

— Ça suffit ! Z'êtes chez moi ! J'vas pas faire la loi chez vous et vous dire comment dresser vot' cheptel !

— Je ne vous le demande pas. Mais en matière de loi, ni vous ni moi ne la faisons. Je vais être clair, en l'occurrence, vous tombez sous le coup de la loi pour maltraitance à enfant mineur sous votre autorité, vous encourez des poursuites judiciaires.

Ses trois interlocuteurs, subitement atteints de mimétisme, sont scotchés à leur chaise, la bouche béante et les yeux globuleux.

— Bien. Vous semblez commencer à comprendre les conséquences de vos actes. À partir de ce jour, Jeanne bénéficiera de tous les soins appropriés à son âge : nourriture, hygiène, éducation, protection. À trois ans, elle sera scolarisée, c'est-à-dire à la rentrée prochaine. Rien ne devra la distinguer des autres enfants, j'insiste : elle sera propre, bien habillée et équipée comme il se doit. Croyez-moi, j'y veillerai.

— Z'êtes bien gentil. Où on prendra les sous ?

— Ne vous moquez pas de moi ! Avec les marchés réglés en liquide et vos consultations en exercice illégal de la médecine, vous avez de quoi voir venir. Sans parler des économies que vous pouvez réaliser en réduisant votre consommation

d'alcool. Les maltraitances en tant qu'ascendant sur mineur de moins de quinze ans peuvent faire encourir des peines allant jusqu'à trente ans de prison et des amendes. Voulez-vous que je mette aussi le fisc à vos trousses, en plus de poursuites judiciaires pour exercice illégal de la médecine ?

— Non, non, ça va. Dire qu'elle a pas pu y passer avec sa mère, celle-là !

Le docteur n'a pas voulu relever cette dernière provocation, digne de son auteur, il les a quittés affirmant qu'il passerait chaque semaine. S'il avait l'appui du maire et des services sociaux, il n'ignorait pas que son coup de bluff était plus efficace que toute procédure légale qui aurait peu de chances d'aboutir rapidement et pourrait avoir pour effet d'envoyer Jeanne en foyer ou en famille d'accueil. Il se sentait un peu responsable de son avenir et voulait suivre son éducation. Il était à mille lieues d'imaginer le pouvoir que cette fillette à peine sortie des couches aurait un jour sur les siens.

Ronchonnant et pestant, la grand-mère avait su faire des efforts, les menaces du docteur Marceau avaient quelque peu marqué les esprits de la maisonnée, d'autant plus qu'il ne se privait pas pour faire des incursions à l'improviste au gré de ses consultations à l'extérieur.

Pimpante avec son sarrau de toile bleue aux larges plis égayé par un liseré blanc au col et aux poignets, tenue vestimentaire imposée par l'école Notre-Dame, Jeanne avait fait sa rentrée scolaire en maternelle. Rien ne la distinguait de ses compagnes, arborant toutes la même tenue. Au milieu de ces fillettes apeurées et pour beaucoup en pleine détresse, se sentant abandonnées par leurs mamans, Jeanne s'était spontanément mise à l'écart. La maîtresse et son assistante, débordées par ce petit monde en larmes, étaient trop occupées

pour s'attarder sur cette fillette qui ne faisait pas de bruit. En réalité, elle était tétanisée par cette effervescence et ces enfants gesticulant et poussant des cris colériques. Elle qui n'avait jamais côtoyé d'enfants et avait appris à se taire et surtout à ne pas pleurer, elle n'était pas attirée par eux et avait surtout envie de s'enfuir.

Tout avait fini par rentrer dans l'ordre après le repas de midi. La classe s'était scindée en deux groupes, les uns déjeunaient chez eux et ne revenaient pas l'après-midi, pour la plupart ; les autres allaient à la cantine, et leur repas était suivi d'une sieste imposée qui était la bienvenue. Après cette première journée épuisante, pour une fois, Jeanne était contente de retrouver sa maison. Sa grand-mère avait négocié avec une femme qu'elle « soignait » régulièrement grâce à ses dons. En échange, elle accompagnerait La Jeanne sur le chemin de l'école en même temps que sa propre petite fille.

Jeanne avait du mal à se plier à ces nouvelles règles de la vie en société. Elle, qui avait eu pour habitude de passer ses journées seule, ne supportait pas toujours la présence parfois envahissante des enfants. Elle préférait jouer à l'écart, surtout depuis que la maîtresse l'avait punie injustement. C'était un jour d'hiver, un de ceux où le crachin humide rendu poisseux par les embruns colle à la peau, avec un ciel qui semble tomber sur le sol. Tout est gris, tout est triste, même les enfants à l'école étaient moroses, ils devaient rester enfermés dans la salle commune. Jeanne, assise sur un tapis, était absorbée par un groupe de petits garçons qui empilaient des cubes.

Intriguée par leur jeu, elle s'est approchée d'eux, quand la fillette avec laquelle elle trottine chaque jour pour venir à l'école attrape son vêtement, la tire et l'entraîne en lui criant :

— T'es ma copine, viens avec moi.

Jeanne se débat, veut s'échapper de ces mains qui l'enserrent, de ces bras qui l'étreignent. Elle panique et s'énerve

à son tour. Prisonnière, elle ne trouve qu'un moyen pour s'échapper, un réflexe, elle mord à pleines dents ce bras qui, sous son nez, l'empêche de respirer. Le sang perle à travers les fines mailles du pull, les hurlements alertent enfin la maîtresse qui finit par accourir. La « victime », trop contente de dénoncer son « agresseur », exhibe son bras, à grand renfort de sanglots :

— C'est Jeanne, elle m'a mordue.

— Mais...

La maîtresse ne laisse pas le temps à Jeanne de s'expliquer, elle l'attrape par le bras et la secoue :

— C'est très mal, ce que tu viens de faire, Jeanne. On ne mord pas ses camarades, en plus jusqu'au sang. Ça ne m'étonne pas de toi.

— C'est...

— Tais-toi ! Tu n'as pas d'excuse ! Je vais devoir montrer l'exemple et te punir.

Il y avait une victime et une coupable, Jeanne avait été condamnée à finir l'après-midi seule, enfermée dans une pièce sombre servant à remiser archives et fournitures diverses. Elle venait d'apprendre une leçon et saisissait pour la première fois ce qu'était l'injustice, elle n'avait fait que se défendre, sans pouvoir s'expliquer. Elle se rappellerait souvent cet événement et le jugement sans appel qu'elle avait subi, préfigurant déjà de ce qu'allaient être ses relations dans la société tranchaise.

Elle commençait aussi à poser des questions en voyant toutes ces femmes qui venaient chercher leurs enfants, femmes qu'ils appelaient « maman » en se jetant à leur cou. Elles les embrassaient, ils souriaient, heureux. Jeanne sentait son cœur se serrer. *Et moi ? Je n'ai pas de maman ? Pourquoi ? Ma maman, c'est pas grand-mère !* Personne ne lui apportait de réponse. Bien décidée à en savoir plus, têtue, elle

harcelait son entourage. De guerre lasse la grand-mère avait fini par lui répondre :

— D'accord, on ira la voir demain.

Bien qu'elle soit très jeune, Jeanne se souviendrait toute sa vie de ce grand jour et de la nuit qui l'avait précédé, elle allait enfin voir sa maman. Agitée et incapable de dormir, elle s'imaginait cette maman comme une de celles qui venaient à l'école, c'étaient les seules femmes qu'elle avait coutume de voir. Dans sa tête, elle les passait toutes en revue, aucune ne lui convenait. Son excitation était à son comble quand sa grand-mère s'était décidée à l'emmener :

— Habille-toi et suis-moi.

Pour une fois, elle ne se faisait pas prier et collait au pas de sa grand-mère qui l'entraînait.

— C'est loin ?

— Tais-toi !

Elles sont entrées par une petite porte dans ce qui lui a semblé être un grand jardin fleuri. Une allée de graviers qui crissaient sous leurs pas longeait de curieuses constructions toutes dissemblables malgré leur forme rectangulaire. Certaines coquettes et fleuries, d'autres tristes et abandonnées.

— Elle habite là, maman ?

N'obtenant pas de réponse, elle suit péniblement cette grand-mère qui allonge le pas et ne semble plus se soucier de sa présence, quand brusquement, elle se fige devant un monticule de terre sur lequel se dressent une simple croix rouillée, quelques céramiques ébréchées et beaucoup de mauvaises herbes.

— C'est là !

— C'est pas vrai, t'es une menteuse !

Sa grand-mère se retourne brusquement et, d'un revers de la main, la gifle, la faisant tomber sur les graviers.

— J’vais t’apprendre à parler à ta grand-mère. Ah ! j’suis une menteuse ! Tu veux savoir ? Morte, elle est morte, ta mère. L’est là, sous la terre. T’es contente ?

Jeanne se relève, les genoux et les mains en sang, ses magnifiques yeux verts noyés de larmes qu’elle cherche à retenir. Elle connaît bien sa leçon, ne pas pleurer, ne pas crier, ne pas se plaindre. Si elle ne saisit pas toutes les implications de ce que lui a dit sa grand-mère, elle a déjà vu des animaux morts, des oiseaux en décomposition dans le fond du jardin, sa grand-mère lui a déjà dit : « Ils sont morts. » Elle sent comme une main qui lui broie le cœur, des griffes qui lui labourent le ventre. Elle vomit sur la tombe. Sa grand-mère est déjà loin au bout de l’allée, elle doit courir pour la rattraper si elle ne veut pas se perdre.

Si elle continue à s’interroger, ne comprenant toujours pas pourquoi elle n’a pas de maman, elle ne demande plus rien. Elle se contente de regarder avec avidité ces enfants qui sortent de l’école, riant et courant vers ces femmes qu’ils appellent « maman ».

Elle n’exprimera son manque qu’une seule fois, c’était sa dernière année de maternelle, la maîtresse avait posé un grand sac sur une table.

— Les enfants, regardez ce que je vous ai apporté, je vous propose une nouvelle activité.

Ils s’étaient pressés autour d’elle pour découvrir les trésors qu’elle répandait sur la table : nouilles, boîtes de camembert, papiers de couleur, ficelle, tubes de colle, ciseaux... Devant leurs regards interrogateurs, elle avait ri.

— Nous allons faire des colliers et des boîtes à bijoux pour la fête des mamans. Mais c’est un secret, d’accord ?

Les enfants excités sautaient de joie et riaient à leur tour, frappant dans leurs mains. Jeanne s'était renfrognée et réfugiée seule dans un coin de la classe, sans rien dire.

Les jours passaient, les travaux de bijouterie avançaient bien dans ce petit monde impatient de voir venir le grand jour où ils offriraient leur œuvre d'art. Jeanne participait sans enthousiasme, écrasant les nouilles, les collants de travers sur la boîte de camembert. La maîtresse n'avait de cesse de la réprimander, jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, elle avait jeté son ouvrage sur le sol le piétinant rageusement. Excédée, l'enseignante l'avait réprimandée :

— Décidément Jeanne, tu ne fais jamais comme les autres, il faut toujours que tu te distingues. Le cadeau, tu l'offriras à ta grand-mère.

— *Non !* J'l'aime pas ! Elle est méchante et vous aussi.

— Ça suffit, tu m'obliges encore à te punir.

Pour la deuxième fois de sa carrière de maternelle, devant les regards inquisiteurs de ses condisciples, elle allait connaître à nouveau les heures sombres passées dans la remise.